

INGRATITUDE ET RECONNAISSANCE

« Comme Jésus allait à Jérusalem, il passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée, Et, entrant dans un bourg, il rencontra dix hommes lèpreux, qui se tenaient éloignés ; et ils s'écrièrent : Jésus, notre maître, aie pitié de nous !

Et dès qu'il les eut vus, il leur dit : Allez et montrez-vous aux sacrificateurs. Et il arriva qu'en s'en allant ils furent nettoyés.

Et l'un d'entre eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Et il se jeta aux pieds de Jésus, le visage contre terre, lui rendant grâces. Or il était Samaritain.

Alors Jésus, prenant la parole, dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Et les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu pour donner gloire à Dieu. Alors il lui dit : Va, ta foi t'a sauvé. »

(Luc, XVII, 11, 19.)

En méditant avec vous, mes frères, cette scène évangélique, nous ne nous proposons pas d'attirer

votre attention sur la guérison proprement dite des dix lèpreux, mais sur les dispositions qu'ils ont manifestées après leur délivrance.

Jésus a entendu la plainte collective de ce groupe d'infortunés qui lui criaient de loin : *Jésus, notre Maître, aie pitié de nous !* Touché de compassion pour leur misère, il leur a dit avec la sereine confiance de Celui à qui toute puissance a été donnée dans les cieux et sur la terre : « Allez et montrez-vous au sacrificateur. » Les lèpreux encouragés par son regard, subjugués par l'ascendant de sa parole, aidés dans leur foi par leur ardent désir de guérison, se mettent immédiatement en marche, et bientôt ils sentent s'opérer dans leurs corps souffrants une transformation merveilleuse. L'horrible mal diminue, s'efface, disparaît... et ils sont nettoyés. Que n'y aurait-il pas à dire sur cette maladie incurable et hideuse, symbole de la misère humaine, et sur cette guérison étonnante, emblème de notre régénération morale ! Mais ce point de vue a été souvent traité du haut de nos chaires, et c'est, je le répète, des dispositions des lèpreux après leur délivrance que je veux vous entretenir.

Tous les dix ont été guéris et se hâtent de ren-

trer, purifiés, dans la société de leurs frères... Mais après quelques instants, l'un d'eux s'arrête et entend une voix intérieure lui dire : « Eh quoi ! tu as pu sentir tomber ton opprobre et ne pas remercier ton bienfaiteur ! » Il se retourne, il court se jeter aux pieds de Jésus, il les arrose peut-être de ses larmes... tandis que les neuf autres poursuivent leur chemin, sans un mouvement du cœur, sans une pensée pour Celui qui les a délivrés de leur infortune.

Mes frères, étudions ces sentiments de reconnaissance ou d'ingratitude personnifiés dans les lépreux. Montrons leur relation étroite avec ces autres sentiments qui s'appellent l'humilité et l'orgueil. Observons enfin l'attitude de notre Sauveur en présence de ces manifestations opposées de cœurs également obligés envers Lui.

Je ne connais aucun sentiment qui honore plus le cœur de l'homme que celui de la reconnaissance. Quand vous prononcez ces mots : un enfant reconnaissant, un serviteur reconnaissant, une nation reconnaissante, vous vous représentez aussitôt un idéal de fidélité, de touchante vertu. Mais faites la supposition inverse. Dites : un enfant ingrat, un

serviteur ingrat, une nation ingrate, et il vous semble voir s'ouvrir devant vous une source de sentiments bas, injustes, criminels même.

Et pourtant, je ne crains pas de le dire et je le dis avec douleur, la reconnaissance est une plante rare qui semble particulièrement s'épuiser sur le sol de notre temps et de notre pays. Qui est-ce qui se souvient ? Qui est-ce qui garde cette mémoire du cœur qui caractérise dans l'ordre des sentiments les natures d'élite, comme la mémoire proprement dite contribue à former les vastes intelligences ?

Voyez plutôt. — Nos enfants ? Nous avons pour eux tant de complaisance, tant de faiblesse, que les rôles semblent intervertis et que c'est nous qui sommes leurs obligés. Au lieu de les exercer au respect, à l'abnégation, à l'oubli d'eux-mêmes, aux prévenances envers tous, nous allons tellement au-devant de leurs désirs et de leurs fantaisies, nous les comblons de tant de faveurs, qu'ils cessent de les remarquer et se croient des personnages auxquels tout est dû. — Les serviteurs ? Autrefois ils sentaient le prix de l'affection que des maîtres dignes de ce nom avaient pour eux ; ils s'unissaient à une famille par des liens de respectueuse dépendance qui, dans les époques tourmentées comme celle de

la Révolution, par exemple, ont produit des dévouements sublimes. Aujourd'hui l'appât du gain tend à devenir la seule base de ces relations froides et sèches qu'il convient d'appeler des marchés à courte échéance. — Les peuples ? Ils abattent en un clin d'œil l'idole devant laquelle ils s'étaient prosternés. Le premier venu qui flatte leurs passions leur fait oublier ceux qui les ont longtemps servis de leur labeur, de leur dévouement, de leur sang peut-être. — Les Églises ?... les Églises qui devraient avoir pour des bienfaits d'un ordre supérieur une mémoire plus fidèle, nous offrent trop souvent le même spectacle. Le moissonneur d'un jour efface le souvenir du patient semeur qui a préparé son œuvre ; on se détache avec une inconcevable aisance des hommes ou des institutions qui vous ont fait du bien. Les conducteurs les plus fidèles n'échappent pas à cette loi humiliante de l'oubli. On parle d'eux quelque temps, mais pas plus de temps qu'il n'en faut à l'herbe pour croître sur leur tombe. Heureux si, de leur vivant, leur ministère n'est pas contesté, leur prédication et leur conduite livrées à ce souffle desséchant de la critique, qui, pareil au vent d'automne, balaie tout devant lui !

Mes frères, l'explication de cette disposition fu-

nesté dont il me serait trop facile de multiplier les exemples, je la trouve dans l'orgueil humain. Notre époque est une époque niveleuse et égalitaire, qui n'a pas le goût des supériorités, pas plus des supériorités naturelles que des supériorités acquises. Chacun prétend se suffire à soi-même et ne rien devoir à autrui. Et cependant, chose étrange ! jamais on n'a vu une tendance plus marquée à solliciter les services de tous ceux qui peuvent en rendre, sauf à les oublier avec le même empressement qu'on a mis à les obtenir ; car reconnaître ces services ce serait avouer qu'on en a eu besoin, ce serait prendre un moment au moins devant ses frères une position de dépendance à laquelle ne saurait consentir notre intraitable orgueil.

La reconnaissance est la vertu des humbles. Regardez le petit enfant : voyez tout ce que son œil caressant dit à sa mère et à tous ceux qui protègent sa frêle existence, bien avant que ses lèvres aient pu balbutier un premier merci. Voyez le pauvre, quand il est resté un bon pauvre, un pauvre qui a échappé à la perversion des théories modernes : regardez cette larme qui brille dans ses yeux, lorsque vous lui tendez non une froide aumône, mais une main sympathique. Cette larme,

elle n'exprime pas un servilisme dégradant mais un sentiment d'humble gratitude qui l'élève dans l'échelle morale. Voyez ces païens du sud de l'Afrique que nos missionnaires ont arrachés à leurs ténèbres. Tandis que les peuples vieillissent n'ont que la passion du dénigrement, ces populations naïves ont la passion du dévouement et du respect : elles aiment leurs bienfaiteurs spirituels comme des pères, elles seraient tentées de les adorer comme des dieux. Témoin ce pauvre Mossouto qui accompagnant son missionnaire jusqu'au port de mer où il s'embarquait et voyant pour la première fois les flots de l'Océan : « Faut-il que vous nous ayez aimés, s'écrie-t-il, pour venir jusqu'à nous, en franchissant cet abîme ! » Et lorsque ces hommes simples ont appris la grave maladie du serviteur de Dieu qui les avait quittés depuis de longues années ¹, il faut lire les lettres touchantes qu'ils lui ont adressées, pour constater que vingt ans de séparation et deux mille lieues de distance n'ont pu affaiblir dans ces natures généreuses le culte des souvenirs ! Voilà la reconnaissance, voilà la vertu des humbles !

J'applique cette pierre de touche à la reconnais-

1. Le missionnaire Casalis.

sance envers Dieu, aussi bien qu'à la reconnaissance envers les hommes. On sera reconnaissant dans la proportion où l'on sera humble, on sera ingrat dans la proportion où l'on sera orgueilleux, et j'en trouve la preuve dans notre texte lui-même. Quels sont les ingrats? Ce sont les Israélites qui disent : Nous avons Abraham pour père, nous sommes les dépositaires des oracles de Dieu, les héritiers de ses promesses. Ils étaient lépreux naguère, il est vrai ; alors ils étaient humiliés, mais non pas humbles. A peine délivrés, l'orgueil de race l'emporte, et ils s'en vont reprendre tous les privilèges de leur nationalité, sans se souvenir de leur bienfaiteur. La santé ne leur est-elle pas due et ne fait-elle point partie des immunités du peuple de Dieu ? — Quel est le lépreux reconnaissant? C'est l'étranger, c'est l'hérétique, c'est celui auquel on ne dira plus : *souillé! souillé!* mais auquel on jettera avec mépris l'épithète injurieuse de Samaritain. Ah! celui-là n'oublie pas, et il n'oublie pas parce qu'il est humble, habitué à l'opprobre, et qu'il considère sa guérison comme une faveur imméritée autant qu'inattendue.

C'est bien là, mes frères, l'enseignement de l'histoire. Plus les hommes ont le sentiment de leur

faiblesse, plus ils sont simples et naïfs, et plus ils expriment à Dieu ou à leurs dieux une touchante reconnaissance. La poésie ne conserve-t-elle pas le souvenir de ces sacrifices que la famille antique offrait aux divinités protectrices du foyer ? La Grèce et la Rome des anciens jours ne remerciaient-elles pas le ciel pour la patrie prospère et victorieuse ? — La piété patriarcale s'exprimait aussi par des oblations plus pures, déposées sur l'autel de Celui que les Abraham, les Isaac, les Jacob adoraient sous la tente ou dans le silence des nuits étoilées et qui répandait la fécondité sur leurs troupeaux, la bénédiction sur leur postérité. — Israël, humilié par la servitude d'Égypte, éclate en hymnes de reconnaissance lorsque, ayant franchi la Mer Rouge, il compte ses multitudes sur le sable du désert. Mais Israël, sous la rosée incessante des faveurs de Dieu, devient un peuple *de col roide*, un peuple orgueilleux et ingrat. La piété des pères subsiste cependant dans une élite fidèle et elle trouve son expression la plus pure dans ces cantiques qui s'échappent du cœur de David comme d'une lyre vivante. — Jésus pleure sur l'ingratitude de Jérusalem, tandis qu'Il regarde avec espérance, assis au festin du royaume des cieux, ces peuples venus de l'Orient et de l'Occident, du

Septentrion et du Midi, que répudie l'orgueil sectaire des Juifs. — Les apôtres recommandent l'action de grâce à des hommes du peuple, à des pauvres et à des petits, à des esclaves de Corinthe et de Rome dont les noms seraient oubliés, si les Épîtres n'en avaient conservé la mention immortelle; et ces méprisés sauront mourir pour témoigner leur reconnaissance à Celui qui est mort et ressuscité pour eux. — Suivez-moi dans l'une des périodes les plus sombres de l'histoire, et je vous montrerai au moyen âge, les pauvres serfs attachés à la glèbe, courbés sous un joug intolérable, en proie à la tyrannie du dedans et aux dévastations du dehors, ne possédant rien qui ne soit d'abord à leur seigneur, pas même leurs femmes et leurs enfants; — je vous les montrerai, dis-je, bénissant Dieu pour le pain noir qu'il leur laisse et pour les horizons éternels qu'il leur ouvre, s'inclinant à leur manière devant la croix, et apportant silencieusement leur pierre à ces cathédrales grandioses qui semblent s'élever vers le ciel comme un hymne de gratitude et d'espérance!

Mes frères, quel contraste entre cette époque et les époques de civilisation avancée! Quel contraste entre ce siècle et notre siècle! L'homme moderne

possède tout : la liberté qu'il a conquise et inscrite dans ses lois, l'instruction qui tend de plus en plus à occuper la place d'honneur au sein de nos sociétés, le bien-être qui se vulgarise et se répand dans toutes les classes. L'ouvrier voit son travail adouci et son bras soulagé par l'usage des machines les plus ingénieuses ; son sort amélioré par l'élévation des salaires et les avantages de l'association, et ces progrès sont le gage de beaucoup d'autres que verra se réaliser l'avenir, Eh bien ! cet homme moderne, cet élu de la civilisation, le croyez-vous heureux et reconnaissant ? Non, c'est chez lui que vous trouverez, comme l'a dit un grand penseur ¹, « ces mécontentements méditatifs, ces impressions partiales et irritées, cet entier oubli des biens, cette susceptibilité passionnée et toute cette colère savante de l'homme contre l'ordre et les lois de l'univers. » D'où peut donc venir un si étrange état moral ? Ah ! c'est que l'homme moderne, gâté par la prospérité, est devenu insatiable de jouissance ; c'est qu'il méconnaît Celui qui dispense les biens comme les maux ; c'est que, dans sa folle ivresse, il se déifie lui-même. Après avoir banni Dieu de sa destinée, il

le bannit du monde et de la nature ; il nie la prière, la Providence et la création, et le dernier mot de la pensée et de la science contemporaines semble être celui-ci : Dieu est supprimé !... Mais, ô siècle ingrat et insensé ! Dieu ne se laissera pas supprimer par un décret de tes savants ou par un caprice de tes foules. Tu peux refuser d'inscrire son nom sur les merveilles de ta civilisation et les conquêtes de ton génie ; mais ce Dieu qui a châtié dans le passé les prospérités ingrates et les civilisations insolentes, peut intervenir dans le présent, quand il le voudra. Il peut inscrire, à son tour, sur tes Babels orgueilleuses ces caractères redoutables : Mené, Thekel, Pharès : « Tu as été pesé à la balance et tu as été trouvé léger. »

Les péchés collectifs sont aussi les péchés particuliers. Nous sommes tous atteints de ce mal de l'ingratitude parce que le péché dominant de cette génération, c'est l'orgueil. Comme ils sont rares ceux qui reconnaissent leur dépendance et leur petitesse devant Dieu, qui estiment que Dieu ne leur doit rien, et qui reçoivent tout de lui comme une pure grâce ! Et qu'ils sont nombreux ceux qui s'admirant eux-mêmes dans leur intelligence, dans

leur prospérité et jusque dans leur piété, ne fléchissent le genou que par pure forme devant le Dieu du ciel!

Les ingrats, ce sont ces hommes entourés d'estime et de considération qui, se complaisant dans leur propre justice et leur satisfaction d'honnête homme, passent et repassent devant la croix de Jésus-Christ sans s'être dit jamais : C'est par moi et c'est pour moi qu'Il a souffert ! Les reconnaissants, ce sont ces cœurs simples et droits, qui ne se payant pas de vaines apparences, s'écrient dans leur détresse : « O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur, » et qui, s'ouvrant tout entiers à la bonne nouvelle du pardon en Jésus-Christ, redisent chaque jour : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » — Les ingrats, ce sont ces auditoires entourés de toutes les ressources religieuses, saturés de prédications chrétiennes, et pour lesquels le doux son de l'Évangile n'est plus qu'une harmonie qui les berce dans leur sommeil spirituel. Les reconnaissants, ce sont ces pauvres, ces petits, ces ignorants des faubourgs reculés de notre capitale se réveillant à la voix d'un nouvel apôtre ¹, et recevant avec une

1. Le révérend Mac-All, auquel je suis heureux d'exprimer ici la reconnaissance de notre église.

joyeuse surprise le message de la grâce, comme la terre altérée s'abreuve avec délices de la rosée des nuits. — Les ingrats, ce sont les habitués du succès, les élus du bonheur, qui s'irritent du moindre mécompte et ne se consolent pas de l'élévation d'un rival ; les reconnaissants, ce sont ces hommes pieux et modestes habitués à la peine et à la privation, qui voient la main de Dieu dans le moindre encouragement qui leur est donné ; ce sont peut-être les déshérités de la vie, les membres de la famille humaine les plus travaillés et les plus chargés. Et comme ils cueillent avec gratitude la plus humble fleur de leur sentier ! Comme ils sourient au moindre rayon de soleil qui illumine leur mélancolique destinée ! Que vous dirai-je encore ? la mère ingrate, c'est celle qui, entourée d'une couronne d'enfants, riche d'un bonheur terrestre refusé à tant d'autres, mais gâtée par une prospérité ininterrompue, oublie tous les biens dont elle est comblée, et ne peut se consoler d'une carrière moins brillante pour son fils, d'une alliance moins avantageuse pour sa fille. La mère reconnaissante... ah ! savez-vous où je l'ai vue ? je l'ai vue près d'un cercueil dont le couvercle sinistre va se refermer sur un fils unique... Il semble qu'il n'y ait de place dans cette âme désolée que pour le

découragement, la révolte peut-être. Eh bien ! non, elle regarde, elle mesure, elle savoure un bonheur que la terre va bientôt engloutir, mais que le ciel lui rendra... et elle s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : « Mon Dieu, je te rends grâce de ce que tu m'as prêté, même pour un peu de temps, ce précieux trésor... » Ah ! maintenant, mes frères, vous le répétez tous avec moi, la reconnaissance c'est la vertu des humbles !

Quelle sera l'attitude de Jésus en présence de ces manifestations opposées du cœur humain ?

Il accueille avec amour le pauvre Samaritain accouru pour se jeter à ses pieds ! « Va, lui dit-il, ta foi t'a sauvé. » Il lui accorde, avec la délivrance de son corps, celle de son âme, il le relève de la condamnation du péché, comme il l'avait relevé d'une infirmité humiliante, et il prononce cette parole qui est un éloge pour lui et un blâme pour ses compagnons ingrats : *il ne s'est trouvé que cet étranger pour rendre gloire à Dieu*. Ainsi avait-il loué et le centenier de Capernaum et la pauvre Cananéenne. Ces étrangers, ces méprisés, comme il les relève ! Mais les privilégiés, les satisfaits, les

orgueilleux qui dédaignent ses grâces, comme il les abaisse ! comme il les condamne par cette plainte mélancolique d'autant plus sévère qu'elle est plus douce : « Et les neuf autres, où sont-ils ? »

Mes frères, qui dira toute la profondeur et toute la portée d'une telle tristesse dans l'âme à la fois divine et humaine de Jésus ? Qui dira tout ce qu'éprouve l'amour infini quand il se déploie en vain, quand ses miséricordieuses avances restent sans écho dans les cœurs !

Il me semble qu'en prononçant ces paroles : « Et les neuf autres, où sont-ils ? » Jésus voit dans les perspectives de l'avenir, d'autres abandons, d'autres ingrattitudes. Il aperçoit peut-être au bout d'une sombre avenue la croix du Calvaire et au pied de cette croix, sa mère, Marie-Madeleine, le disciple bien-aimé, humbles et rares représentants de l'humanité reconnaissante ; puis, aussi loin que l'œil peut s'étendre, ces vagues humaines courroucées et insultantes, symbole de l'humanité ingrate et rebelle !... Que dis-je ? au-delà même de l'horizon du Calvaire, dans les profondeurs de l'espace et du temps, il découvre des peuples qui l'abandonnent, des églises qui le renient, des chrétiens qui le déshonorent par leur conduite ; — puis, sur ce vaste champ

qu'inonde la lumière de ses bienfaits, quelques points seulement sur lesquels peut se reposer son regard, une communauté fervente qui l'adore et le glorifie, un groupe fidèle qui confesse son nom, quelques étrangers, quelques méprisés, quelques petits qui sont à ses pieds comme le Samaritain. Il leur sourit avec une ineffable tendresse, mais en les voyant si clair-semés au milieu de ces masses profondes, il s'écrie avec tristesse : *Et les neuf autres, où sont-ils ?*

Mes frères, nous ne sommes pas Jésus-Christ, mais nous avons le souci de sa gloire, et plus d'une fois sa question douloureuse s'est élevée du fond de notre âme.

Ah ! si en ce moment même Jésus tournait les yeux vers nous, vers notre pays, vers notre génération, vers notre église, quelles impressions ressentirait son cœur ?

Il regarde la France, la France notre chère patrie, qu'il a richement douée, à laquelle il a généreusement départi un sol si fertile, un ciel si pur, un génie national si brillant et si sympathique, la France qu'il a si visiblement protégée dans tout le cours de son histoire, émouvante épopée où les grandeurs succèdent aux misères et les délivrances aux acca-

blements. Qu'a-t-elle fait de tous ces privilèges ? Comment a-t-elle répondu à tant d'appels ? Quel profit a-t-elle recueilli de ses prospérités, quel fruit de ses revers ? — Ah ! sans doute Jésus-Christ y compte de vrais disciples, et il en compte dans toutes les communions religieuses. Mais quand il voit du haut de son ciel le signe de la rédemption présent sur tout notre territoire et la réalité si souvent absente ; quand il voit ici l'étalage d'une dévotion puérile, là la religion spirituelle qu'il est venu fonder amalgamée à la politique, mise au service des intérêts terrestres dans les classes les plus favorisées et par cela même excitant dans les autres tant de préventions et tant de méfiances ; quand il voit au sein de cette génération une incrédulité plus radicale que celle du dernier siècle, un développement effrayant du sensualisme, une frivolité que les épreuves les plus cruelles ne peuvent guérir... ah ! dites-le-moi, en comptant les âmes qui lui appartiennent, ne répète-t-il pas sa plainte douloureuse : *Et les neuf autres, où sont-ils ?*

Il regarde l'église, l'église réformée de France, cette autre patrie dont nous sommes les enfants, ce sol spirituel qui porte nos âmes. Quelle belle mission elle tenait de Dieu ! Présenter au monde l'éternel

Évangile au nom de la liberté sans licence, de l'autorité sans despotisme et de l'union sans contrainte, ramener la chrétienté à la fidélité et à la simplicité des jours apostoliques. Cette mission, l'a-t-elle remplie ? Oui, pendant plus de deux siècles, elle a été une, forte, fidèle : mais aujourd'hui ?... sa foi a été atteinte par le vent du siècle, son ordre est devenu confusion, son unité a fait place aux divisions ou aux émiettemens dont nous sommes les témoins et sa vie austère s'est altérée au contact du monde. Ah ! sans doute elle compte encore, cette noble église, de nobles enfants qui continuent sa tradition sacrée, et font revivre par leur foi, par leur charité, par leurs vertus domestiques, le type si pur de la piété protestante. Mais combien d'autres, atteints par le scepticisme du jour, séduits par les enchantemens du siècle, oubliant qu'ils doivent à la fidélité des pères et à la fidélité de Dieu tout ce qu'ils possèdent de liberté, de repos, de privilèges spirituels et de privilèges terrestres, attristent encore le regard du Sauveur qui pourrait leur dire : « *Et les neuf autres, où sont-ils ?* »

Mes frères, prenons garde à nous, car ce qui est aujourd'hui une plainte douloureuse du Seigneur, peut devenir demain son terrible jugement. Dans le

chapitre même auquel nous avons emprunté notre texte, Jésus-Christ traversant les siècles comme d'un coup d'aile, se transporte au dénouement de l'histoire humaine et, comparant le passé à l'avenir, il s'écrie : « Ainsi qu'aux jours de Noé, on vendait et on achetait, on prenait et on donnait en mariage, et le déluge vint qui les fit tous périr ; il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. »

Faudra-t-il, mes frères, vous effrayer par ces prédictions menaçantes ? Ah ! qu'il suffise de rappeler l'amour infini de Jésus-Christ envers nous, pour provoquer dans tous nos cœurs l'élan d'une reconnaissance infinie !

Allons apprendre au pied de la croix, non comme un thème théologique, mais comme une réalité vivante, que pécheurs et « rien que pécheurs » nous n'avions droit qu'à la condamnation et à la souffrance, mais que par l'effusion de son sang, Christ nous a purifiés de nos souillures et nous a réintégrés, pauvres lépreux que nous sommes, dans la communion de son peuple. Allons apprendre au pied de la croix que tout est grâce dans notre vie comme dans notre salut lui-même. Oui, chaque aurore qui ouvre nos paupières après un sommeil tranquille, chaque morceau de pain déposé sur notre table de

famille, chaque sourire de nos enfants, chaque jouissance de l'esprit et du cœur, doit nous apparaître comme un pur don de Dieu, et, à l'exemple du lépreux de notre texte, nous faire tomber à genoux devant Lui.

Puis tout pénétrés de ce que nous devons à Dieu, ayons conscience de tout ce que nous devons à nos frères. Bénissons-les pour tout service qu'ils veulent bien nous rendre, pour tout témoignage affectueux, pour toute participation sympathique à nos joies et à nos peines. Que notre cœur, au lieu de se renfermer et de se dessécher dans l'égoïsme ou l'orgueil, se dilate et s'épanouisse dans l'atmosphère de l'humilité, de la confiance et de l'amour ! Et que toutes ces voix qui au-dedans de nous ont si souvent exprimé la plainte, le murmure ou l'impatience, entonnent cet hymne de gratitude attendrie que la terre a besoin d'entendre et qui remplira les échos du ciel : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »

N.-B. — Ce discours a été prêché aux conférences pastorales du Vigan, en octobre 1876, avec quelques applications de circonstance qui ont été retranchées.